

Une place... pulsation de l'inscription

Monique Lévesque

M. Ps ; D.E.A. psychopathologie clinique et psychanalyse

« Rompre l'adhérence à l'enveloppe des choses »
- Maurice Merleau-Ponty

« Le mot souffre d'une certaine opacité qu'il ne peut perdre qu'en se désincarnant
comme si, pour être entendu,
il lui fallait se dépouiller de son apparence »
- Edmond Jabès

Introduction

Pour la clinique analytique, il y a une matérialité de la langue (lalangue), le langage s'y présente comme structure trouée, et une place supposera un forage préalable, une cavité, l'espacement d'un creux !

Je vous proposerais trois axes d'interrogation :

1- **La parole** n'est pas tout à fait ce que l'on croit – c'est-à-dire un ustensile fonctionnel et instrumental. Parler n'est pas un exercice des organes de la parole, qu'ils soient phonatoires ou articulatoires ! **Une méprise fréquente qui ne cesse de se répéter, à savoir celle de la supposition qu'autrui reçoit notre parole comme transmission substantivée, alors qu'au cœur d'une parole subjective, il ne peut d'aucune façon y avoir réversibilité spéculaire, c'est-à-dire la réponse d'image à image. Si cela se produit, il y a rapport de confrontation moïque et échec de l'articulation d'une parole subjectivée. La parole, en tant que matérialité libidinale subjectivée, suppose du tiers terme comme référent pour chacun des locuteurs.**

2- Il y a **dissymétrie des places**, cela constitue un fait de structure pour l'être parlant. Il y a une place pour chacun – c'est-à-dire que cette place s'avère distincte de la représentation imaginaire (image dans le miroir) à condition qu'il y ait saisie de la parole comme représentation d'une subjectivité trouée...

3- Une **place pour un sujet à venir s'instaure** du fait de l'effet d'une inscription historicisée, c'est-à-dire celle qui est produite par la spécificité des inscriptions inconscientes inaugurales (refoulement originaire). Cela vaut pour tout être humain. Il y a un **piège mortifiant et mortifère** pour tout sujet, lorsqu'il y a adhésion a priori à des images déjà formatées, et qui par là, imposent l'exigence d'un consentement absolu à un consensus groupal.

Donc trois points : la parole matérialité ternarisée, une dissymétrie des places et une place résultante des premières perceptions engrammations d'un sujet, à l'aube de sa vie.

Si nous reprenons les trois propositions par ordre inversé, d'abord le passage par l'image.

1- **Le passage par une image** lors de la phase du miroir est nécessaire pour amorcer une Gestalt unifiante du corps, mais elle s'avère insuffisante et partiellisante quant à la représentation d'un sujet parlant, c'est-à-dire d'une place symbolique qui suppose un espace de parole qui lui soit spécifique, et qui transcende l'image.

2- Si nous considérons la dissymétrie, elle fait éclater au grand jour que nous sommes **les rejetons de nos inscriptions originaires** ; la mémoire est essentiellement un processus inconscient, et nous sommes propulsés dans une certaine modalité d'habitation de notre corps, du fait de la spécificité de nos inscriptions originaires. Notre corps en constitue le témoin vivant ! Par exemple, il n'y a pas de corps à corps possible avec autrui. Il n'y a d'accès au corps de l'autre que par le biais du **LANGAGE**.

3- Si la parole n'est ni fonction instrumentale, ni redoublement imaginaire, tel que souvent proposé dans une offre d'ingurgitation forcée, alors, que serait-elle ?

Peut-être **seule voie d'accès à l'altérité au sein de la matérialité de son inscription inconsciente**, à condition d'en passer par la reconnaissance des limites de l'image, et aussi, quant au fait de s'autoriser à l'exploration de ses propres inscriptions. Ce qui ne pourra que nécessairement produire

et propulser quelque chose de l'ordre d'une nouvelle scansion, d'une perception de la matérialité trouée de « la langue » et de son effet. Ou encore, celui d'un positionnement tout à fait spécifique, que je qualifierais d'être, de se situer dans l'embrasement d'un seuil à franchir, un entre-deux où la pulsation monte, se forme et s'articule à la captation de la différence qui ne cesse de varier son chant et son rythme : T.A.M.B.O.U.R

Une place... pulsation de l'inscription

L'opacité du mot, ce serait quand il apparaît essentiellement comme image, comme doublure positivée d'une appréhension de l'apparence phénoménale de la réalité au quotidien ! N'y aurait-il pas nécessité de traverser cette apparence afin d'en déconstruire l'apparente positivité d'un donné *a priori* ! Cela ne constituerait-il pas une mise en question de la saturation replicante et mimétique de l'image binarisée, ce que nous qualifierions de présumé **d'agglutinations imaginaires et de synonymies proliférantes** ? Ce postulat endémique serait fils du discours logocentrique, malgré la magistrale tentative derridienne de déconstruction ! Y aurait-il encore aujourd'hui une quelconque possibilité d'occuper une place subjective sans en passer par la nécessité de déconstruire les mantras idéologiques adaptatifs et consuméristes, véhicules d'abrasion conceptuelle qui résonnent jusqu'à pouvoir éliminer nos tympans ?

Plaisir à poser des questions !

Quel est notre souhait secret ? Une place imaginaire... agglomération d'images coïncidentes, consistantes et déjà formatées ?

Une place du côté du Réel... quand il y a d'emblée dans ce cas, impossibilité d'aucune place puisque espace hors capacité symbolique, lieu hors parole et sans interstice interlocutoire (autisme) !

Une place symbolique... où il y aurait potentialité d'une reconnaissance d'un manque au cœur de l'interlocution, moment d'espoir et d'attente d'une rencontre traversée par de l'Altérité ?

Dans le champ de la théorie et de la pratique analytique, nous nous déployons dans un espace très spécifique et particulier, qui est précisément celui de la **métaphoricité**. L'image y a cours, mais d'abord et avant tout, dans sa dimension symbolique, c'est-à-dire en tant que véhicule, transit, transfert, ce en quoi elle se distingue de la dimension imaginaire, là où elle se présente alors en tant que substantialité close sur elle-même. Plongée dans un espace métaphorique, l'image a alors possibilité de dé-signifier. Il y aurait de ce fait accès partiel au dire... par le dit. Il ne peut d'aucune façon y avoir d'ipséité.

Une place pour un sujet ?

Une place ne nous est pas donnée *a priori*... mais bien un d'effet de l'état des choses et des lieux produits *a posteriori*. Elle sera le fruit d'un travail de repérage, d'excavation et de forage, et ce, essentiellement par le biais de la parole !

Quelles seraient les conditions spécifiques qui permettraient l'instauration d'un lieu habitable pour un sujet ?

Un lieu habitable pour un sujet donné, au sens où son corps se réfère principalement, vous l'aurez compris, à la dimension émotionnelle, affective et pulsionnelle.

Cette habitabilité, pour le champ de la clinique analytique, ne sera rendue possible que par la recension des inscriptions, celles des antécédences, celles des réminiscences, celles des images surgissantes tout autant qu'évanescences. En définitive, le maniement du matériel signifiant produira, dans le meilleur des cas, de la représentation hors image ! Il y aura alors possibilité de passage, de transit, de traversée.

Notre pensée, notre vie psychique passe par la fréquentation, par le maniement de représentations imaginaires (image narcissique), et ce, parce que du fait du stade du miroir nous sommes formatés par ce cadre structural ; les coordonnées formelles de l'image spatialisée constituant en quelque sorte une balise, une topographie du parlêtre, un peu comme les points d'amers en navigation. Donc moment nécessité pour que le référent unaire donne consistance à un lieu habitable pour un corps

donné. Y aurait-il lieu d'établir une accointance avec ce que René Thom¹ qualifie de phénomènes de prégnance, c'est-à-dire des états qualitatifs de la matière, supports de propagation au sein de processus continus, scandés par des phénomènes de saillance.

Par quoi sommes-nous portés lors du désir d'adhésion à une image ? Peut-être par la supposition de l'unaire comme potentialité d'homogénéisation de toute aspérité, ou encore par la supposition apaisante d'une voie déjà tracée, ou enfin par la valorisation d'une normalité en tant que souverain bien ?

Ces prérogatives seraient une manière « efficace » de contrer tout questionnement, d'endiguer l'angoisse véhiculée par l'objet interne, d'obturer le doute, la non-coïncidence, le manque, ce qui finit par aboutir à une expulsion de l'hétérogénéité, de l'hétéronomie et pourquoi pas de toute captation par de l'inquiétante étrangeté (*unheimlich*) !

Une place suppose :

- le constat d'une antécédence et la reconnaissance d'une altérité, celle de l'Autre, plutôt que celui de l'immédiateté et de l'instantanéité ;
- le repérage, le décodage et l'élaboration d'une transmission inconsciente, qui est effet de langage plutôt que l'ingurgitation de refrains de « psycho pop » préfabriqués et constamment resservis ;
- l'expérience et la saisie des effets structurants issus de la parole prononcée par l'Autre, par cette Altérité primordiale, celle qui inaugure le sujet, du fait d'une quête incessante qu'elle instaure. C'est-à-dire celle d'un espacement, celle d'une disponibilité à l'hétérogène, celle d'un trou dans l'Autre, structure de tout sujet.

Ces constats pouvant permettre le frayage d'un trajet de la demande et d'appel à se subjectiver, plutôt qu'une position d'asservissement et de contrainte à des diktats de conformité et de « muselage », terreau de prédilection pour une destitution subjective.

¹ THOM, R. *Prédire n'est pas expliquer*. Champs Flammarion, 1993.

Destitution subjective

Conditions pour une destitution subjective : celle du pas de place, à savoir **le désaveu², l'obturation, et la sidération.**

Le **désaveu** (symbolique) **consiste en un processus à teneur dénégative qui est proféré par autrui**, lequel porte atteinte à l'intégrité constituante de la vie psychique d'un sujet, en annulant toute possibilité d'un questionnement par le biais du langage au sein d'une interlocution. L'adresse reçue : tu n'as rien à dire, je te disqualifie en tant qu'interlocuteur !

S'il y a **désaveu** : ça se traduit par « non, il n'y a pas » ! Il n'y a pas eu, ni d'inscription originale, ni d'altérité, ni d'invocation du lieu de l'Autre, ce qui aura pour effet, une destitution *a priori* de la psyché subjective dans sa quête de vérité ontique.

L'obturation (imaginaire) consiste par l'usage d'une image déjà formatée ayant capacité d'opérer un saccage, un colmatage de toute brèche et/ou d'interdit de parole.

S'il y a **obturation** : il n'y a ni antécédence articulable, ni altérité convocable, donc pas de généalogie ni de transmission, que du mortifère proliférant. Il n'y a pas possibilité de trouage symbolique au sein d'une parole subjective. Il n'y a aucun potentiel de pulsativité pulsionnelle, pas de trou !

La **sidération (réel)** est l'effet produit à la fois par le désaveu et par l'obturation.

S'il y a **sidération** : il y a paralysie, stupeur, aucune mobilité, cessation de mouvement, mutisme (cri muet), ni passé, ni avenir donc **abrasion de la temporalité**, laquelle peut assez souvent s'allier à un désir de mourir. Il y a impossibilité pour un sujet donné d'interpeller l'Autre ! Il y a apraxie quant à la profération de la pulsion invoquante !

² GINESTET-DELBREIL, S. *Du désaveu à l'errance. Un préalable à la perversion et à d'autres phénomènes*. DIABASE, 2003.

Cette combinaison d'amputations à la parole subjective créera une convergence morbide qui engendrera et propulsera de la **douleur psychique**, et cette douleur se manifestera comme principalement inconsciente !

En quelque sorte, elle se constituera comme matrice du symptôme. Le discours ambiant ne cesse de nous perforer les tympans, à propos de la nécessité d'évacuer, d'engourdir, de maîtriser l'inconfort du symptôme ! Un symptôme est le signe patent de l'acuité de l'intelligence d'un être humain quant aux aléas de son histoire, il témoigne du maniement d'une symbolique qui est la sienne propre, pour tenter la saisie de ce qui le fonde comme sujet spécifique, original et unique.

Fédida ne parle-t-il pas des bienfaits de la dépression !³

Pour cet auteur psychanalyste, la condition dépressive aurait quelque chose à voir avec une forme de tentative de répit, pour un sujet qui n'arrive pas à dénouer seul, une problématique mortifère inconsciente.

Se délester du « pas de place »

Dans la réalité de tous les jours, ce « pas de place » comment se traduit-il ?

Par le fonctionnalisme à tout crin, par l'instrumentalisation performative, par un réductionnisme quantitatif abusif et mensonger, par la marchandisation du lien à autrui, par le formatage *a priori*, sinon le nivellement de la pensée critique et finalement par l'évacuation de toute ternarité. Pour la reconnaissance de sa spécificité, l'existence d'un sujet nécessite une possibilité d'exercer sa pulsation discursive greffée à un dire subjectif singulier et particularisé. Si ces marges discursives ne sont pas disponibles pour un sujet donné, cela « conduit à qualifier notre société de sujéticide »⁴. Il faut de l'espace, du manque, de la médiation ternarisée ! Ce que l'on nomme en clinique lacanienne : du trou ! Quelles

³ FEDIDA, P. *Les bienfaits de la dépression : éloge de la psychothérapie*. Odile Jacob, 2001.

⁴ LEBRUN, J.-P. *La perversion ordinaire*. Denoël, 2007 p. 204.

peuvent être les réponses potentielles à proposer à un sujet plongé dans cette déshérence ?

Sur quoi donc s'appuyer, à quoi se référer ?

Sur l'image et sa composante de Moi idéal ? Sur ce que l'on suppose de la demande imaginaire d'autrui à notre égard ? Ou bien sur l'intuition d'une autre dimension, qui aurait couleur d'une certaine Altérité, qui parfois peut s'avérer plus ou moins indistincte, mais quand même insistante, si l'on veut bien y être attentif et s'y arrêter.

Cette piste, que supposerait-elle ?

Un travail de repérage, de déblayage et de forage pour qu'il y ait mise en place d'instauration de voies d'accès.

Le statut du langage/de la parole

Le plus souvent au quotidien nous adhérons assez facilement au fait, que ce qui nous est présenté par le fait de parler renvoie à des images précédemment évoquées, et que notre appréhension de celles-ci devient en quelque sorte garante de l'énoncé qui nous a été proposé. Il y a donc **décodage positif**. Le matériau langagier exhiberait une surface sans aucun soubassement sous-jacent ! Il n'y aurait pas d'inconscient ! C'est le discours manifeste ! Eh bien ! Si l'on s'en tient à cela, la véritable teneur du discours réel n'y sera pas, il sera enfoui, tapi dans la composante latente ainsi que dans l'évocation qu'elle porte en son sein !

Ce sont les strates du langage, **les stries de l'écrit**, celles de notre histoire inconsciente qui s'y glisseront, disponibles pour celui ou celle qui a des oreilles un peu plus affûtées.

Si la surface de l'image spéculaire (miroir) est représentation de soi en tant qu'unité imaginaire, l'on oublie assez souvent que cette surface est aussi la surface de l'enveloppe du corps, et que la parole d'autrui non seulement produit un rassemblement en une unité « image », mais qu'elle engendre aussi une inscription psychique. La surface de la peau serait surface d'engrammation inconsciente. Ce serait précisément la surface de

la peau, en tant qu'espace psychique d'inscription qui précéderait la capacité de perception de l'image, autrement dit sa constitution (celle de l'image) est seconde, par rapport à l'engrammation inconsciente tramée par la saisie du matériel signifiant, principalement véhiculé par la dimension sonore de la voix de l'autre. Ces captations phonicisées seront porteuses de chiffrage dont les effets ne seront pas de l'ordre de la saisie immédiate, mais bien d'un ordre infiniment plus subtil, fugace et le plus souvent insaisissable dans l'instant ! Ils pourraient, nous semble-t-il, recouvrir ce que Freud a nommé perception endopsychique du Ça !

Il n'y a d'accès à l'autre que par le langage

Cette première assertion nous la conjoindrons à une seconde de Balmès : *L'Autre est **la place** où se pose la question du sujet*⁵. Le sujet n'est pas dans l'image, mais habite le langage.

Reprenons le fil du discours latent, il ne sera appréhendable que par suite d'un travail de déchiffrement. Si la parole est chiffrée, elle est donc traversée par des inscriptions qui transcendent l'appréhension apparente de notre réception immédiate. Elle porte en sa matérialité des restes, des vestiges non encore traduits, des inscriptions antérieures à notre capacité de représentation. Cela constitue l'après-coup du refoulement originaire, moment crucial où *l'infans* aura à décider s'il consent ou non à se laisser happer par l'interpellation de l'altérité inhérente au langage, et à celle de l'invocation qui lui est adressée par l'Autre ! Voir Alain Didier-Weill⁶.

Pour notre part, nous énoncerions que le refoulement originaire serait en quelque sorte l'effet d'une « copulation » entre un signifiant (matérialité langagière) et une phénoménalité sensorielle qui interpellera la surface du corps de *l'infans*. Lacan ne nous a-t-il pas dit : « *Le langage n'est pas immatériel, il est corps subtil [...]* »⁷, et « *Le sujet in initium commence au lieu de l'autre* »⁸.

⁵ BALMÈS, F. *Ce que Lacan dit de l'être*. P. U. F., 2001.

⁶ DIDIER-WEILL, A. *Les trois temps de la Loi*. Seuil, 1995.

⁷ LACAN, J. *Écrits*. Seuil, 1966.

⁸ LACAN, J. *Séminaire XI*. Seuil, 1973.

L'énucléation du symbolique / l'agglutinement imaginaire

Quelque soit la discipline où chacun d'entre nous essaie de travailler et d'offrir ainsi sa contribution à l'expérience de l'humanité, si la place qui nous est proposée, s'avère être celle du primat d'une image déjà formatée, investie comme seule avenue possible, ce sera ou l'adhésion obligée à ce diktat qui devra s'imposer d'emblée, ou bien ce sera le statut **d'indésirabilité**.

Ce qui pourra se traduire en une nouvelle impasse, c'est-à-dire celle de l'implacabilité de l'instauration d'une situation de *burn-out*, à plus ou moins longue échéance. Christophe Dejours⁹ a beaucoup travaillé ces questions, ainsi que plus récemment Marie Hirigoyen¹⁰.

Obligée à une image déjà formatée, l'adhésion suppose et nécessite l'abrasion de la conceptualité, la renonciation a priori à toute initiative de quelque ordre que ce soit, et en plus exige la sujétion à ce totalitarisme sous le masque de ce qui doit être désiré par tous, quant à l'implantation de programmes saturés de performativité. Pour résumer, il y a distribution de l'image préfabriquée, aseptisée de tout questionnement et qui doit être ingurgitée de force, sinon l'employé devient un matériau « expulsable » et jetable !

Dans quel filet insidieux sommes-nous aux prises ?

Si Derrida a beaucoup insisté quant à la nécessité d'une déconstruction du discours logocentrique dans l'espace de l'épistémologie contemporaine, pour notre part, nous supposons qu'il y a depuis quelques décennies, dans l'espace sociétal, une urgente nécessité d'une déconstruction des ravages engendrés par ce que nous qualifions d'agglutinement d'une même reduplicative, que ce soit celui de la saturation digitalisée promue par les mass médias, ce que Michäel La Chance¹¹ nomme « Les penseurs de fer : les sirènes de la cyberculture », tout autant que les modèles de gestion qui se glissent subrepticement dans les institutions d'enseignement, ainsi que dans le milieu des affaires

⁹ DÉJOURS, C. *Travail et usure mentale*. Bayard, 1993.

¹⁰ HIRIGOYEN, M. *Malaise dans le travail*. Syros, 2001.

¹¹ LA CHANCE, M. *Les penseurs de fer. Les sirènes de la cyberculture*. Spirale, 2001.

sociales. Ce souci anime aussi les travaux récents de Dany-Robert Dufour¹², ainsi que ceux de Marcel Gauchet¹³, tel que nous l'a si judicieusement présenté aujourd'hui notre collègue Louise Tassé.

Dans l'une de ses études, l'étonnant Slavov Zizek¹⁴ soutient que « [...] *l'ultime résultat de la subjectivation mondialisée n'est pas la disparition de la réalité objective, mais la disparition de la subjectivité elle-même* ». Il y a là des offres imaginaires, des propositions digitalisées en tant que bonne forme ! Du fait que l'image soit constituante de la perception unitaire du corps lors du stade du miroir, cela ne qualifie toutefois d'aucune façon la spécificité de l'être parlant, car ce qui constitue son être est hors image, au-delà du spéculaire et hors représentation de tout refrain normalisant ! S'il y a **évacuation de la ternarité** par l'autofondation du sujet¹⁵, happé par la fascination spécularisée d'un narcissisme non dialectisé par la rencontre de l'autre, il y aura alors enfermement dans le même, et peut-être aussi secondairement la tentative de s'y soustraire, soit par des conduites effractantes vis-à-vis d'autrui ou soit par des blessures que le sujet s'infligera à lui-même, alors qu'il sera en quête d'une trouée, d'une échappée hors de la répétition mortifère, proclamation d'une attente de différence, d'inconnu ayant capacité d'interpeller l'altérité de l'Autre. Encore faudrait-il un espace ou un lieu qui en permette l'exercice et l'expérience !

Dans les années 68, Herbert Marcuse parlait déjà d'un univers du discours clos, alors que McLuhan proclamait haut et fort que le médium c'est le message ! Que s'est-il passé ? Nos conduits auditifs se sont fermés face à Marcuse, et nous avons perverti ou investi comme seul message l'**Image** mcluhannienne ainsi que le pouvoir fascinateur et moïque qu'elle véhicule !

¹² DUFOUR, D.-R. *L'art de réduire les têtes*. Denoël, 2003.

¹³ GAUCHET, M. *La condition du politique*. Gallimard, 2005.

¹⁴ ZIZEK, S. *Bienvenue dans le désert du réel*. Champs Flammarion, 2002, p. 13.

¹⁵ DUFOUR, D.-R. *Op. cit.*

Inversion de la parole et de l'image

L'apport majeur de la théorie analytique, c'est qu'elle permet au moins partiellement, la désidentification des prégnances mortifères rattachées à l'histoire d'une subjectivité donnée. Lacan n'a-t-il pas insisté : « *Aucun sujet ne peut être cause de lui-même* »¹⁶.

Autrement dit, même si l'image spéculaire offre un cadre de structuration déterminant quant à l'image de soi comme potentiellement unifiée, malgré ses effets de prégnance et de séduction, elle se révélera toujours seconde par rapport à la primauté du symbolique et du langage dans la constitution de l'instauration d'un sujet parlant !

L'image est la résultante *a posteriori*, d'une inscription inaugurale

Comme nous le soulignons précédemment lors du refoulement original, il y a rencontre entre un signifiant quelconque et une sensorialité de la surface corporelle de l'*infans*. Ce qui signifie qu'à l'aube de la vie, il y aura nécessairement un phénomène de séparation inaugurale, où la venue à l'être va transiter par le consentement à l'interpellation de l'Autre !

À ce moment précis, où il y a interruption d'une continuité, celle de **das Ding** – la Chose selon Freud –, ce sera l'apparition d'un signifiant qui mettra en place, qui produira du trou de telle sorte qu'il puisse y avoir de l'appel à venir à l'être (subjectivation) ! Ce forage s'effectue par du langage, qui du fait de sa structure, ne fera qu'évoquer partiellement ce qu'il peut en être du désir du locuteur, et lui-même, étant aussi soumis au langage. D'où, le constat de la schize au cœur du sujet parlant ! C'est-à-dire : l'impossibilité de toute capacité de coïncidence avec l'image puisque au cœur de l'être parlant, il y a une propulsion infinie de signifiant en signifiant. Ce qui entraîne aussi la caducité de toute capacité exhaustive de l'image à rendre compte, à inventorier, à épuiser la singularité d'un sujet.

La pulsativité : place pour un sujet

¹⁶ LACAN, J. *Écrits*. Seuil, 1966.

La transmission, si elle est principalement et structurellement celle d'une non-coïncidence et d'un décollage de l'imaginarisation unaire ; elle se spécifie aussi d'être celle d'un rythme, celle d'une pulsionnalité, qui ne cessera de propulser le sujet de signifiant en signifiant. Les effets de sujet se situent le plus souvent dans les interstices ; pulsativité du manque, pulsativité de la parole, pulsativité de l'effleurement d'un désir à l'autre, qui ne peut que s'esquisser dans sa quête d'un écart, d'une différence et d'un ailleurs !

La matérialité de **lalangue** inaugure le sujet en sa pulsionnalité de parlêtre. Ce qui permet d'inférer que le sujet est absent de l'image coïncidente, tout autant qu'il est en vacillation incessante de représentation en représentation, selon l'assertion bien connue de Lacan : « *le signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant* »¹⁷. Mais ce qu'un sujet offre de plus déterminant, c'est sa quête, son appétence, son désir inassouissable quant à une probabilité de se signifier, même de manière ponctuelle et fragmentaire ! La langue ne peut d'aucune façon se constituer pour être le transit du **MÊME** !

Donc s'il y a des inscriptions originaires, si elles surgissent dans l'anfractuosité d'une quête pulsatoire, ce sont elles qui rendront possible le substrat image. L'image est en quelque sorte seconde par rapport à l'inauguration d'une capacité symbolique. **Traiter d'une place** suppose et nécessite une reconnaissance du trou inaugural du refoulement originaire, de ses effets structurants quant à la **mise en place de la symbolité** et quant à l'incontournable héritage que chacun de nous porte en sa vie psychique, celui des inscriptions de l'autre, transmission d'un désir dont il n'aura jamais tout à fait fini de cerner les effets et les incidences.

¹⁷ LACAN, J. Radiophonie. *Scilicet* 2-3. Seuil, 1970, p. 65.

Pour conclure, l'être humain est **habité par le langage** tout autant que c'est au sein du bain langagier, qu'est celée la possibilité pour tout être humain de se corporéiser. Il repose donc en ce lieu troué, d'où l'intérêt d'habiter un corps et qu'il y ait possibilité en ce lieu, d'être visité par de l'Altérité, et que, lors de cet accès à l'Autre, accès partiel il va sans dire, il ne pourra y avoir de véritable corps à corps, que par le biais d'une médiation langagière !

Place pour habiter, dans l'embrasement d'un seuil traversé par l'espoir et l'attente de l'accueil d'une parole d'amour !

Références bibliographiques

DÉJOURS, C. *Travail et usure mentale*. Bayard, 1993.

DUFOUR, D.-R. *L'art de réduire les têtes*. Denoël, 2003.

GAUCHET, M. *La condition du politique*. Gallimard, 2005.

GINESTET-DELBREIL, S. *Du désaveu à l'errance. Un préalable à la perversion et à d'autres phénomènes*. DIABASE, 2003.

HIRIGOYEN, M. *Malaise dans le travail*. Syros, 2001.

LA CHANCE, M. *Les penseurs de fer. Les sirènes de la cyberculture*. Spirale, 2001.

LACAN, J. *Écrits*. Seuil, 1966.

LACAN, J. Radiophonie. *Scilicet 2-3*. Seuil, 1970.

LACAN, J. *Séminaire XI*. Seuil, 1973.

ZIZEK, S. *Bienvenue dans le désert du réel*. Champs Flammarion, 2002.